UN ESPION?

Lorsque je connus l'amiral X... c'était encore un beau vieillard alerte d'esprit, jeune de cœur, mais affligé de rhumatismes. Il ne sortait plus, mais recevait beaucoup d'amis; il aimait à conter sa vie, sa vie sublime de marin. Sa mémoire admirable lui permettait de situer exactement les faits dans leur milieu et de donner à son récit une couleur et une pittoresque que je ne saurais rendre. J'essayai d'ailleurs de l'appeler l'un d'eux, parce qu'il témoignait de la sensibilité et de la pitié de cet homme de guerre, qui avait eu tant de fois l'occasion de braver la mort et le devoir de la donner.

C'était, nous dit-il, en 1884, à Madagascar; l'île, après quelques bombardements efficaces, paraissait pacifiée. Nous occupions Tamatave. Les guerriers indigènes se tenaient éloignés de la côte, moins par soumission que par crainte évidemment, mais le calme régnait. Nous dormions tranquilles au quartier général, à l'exception du lieutenant de vaisseau Enery.

Loin de partager notre optimisme, cet officier nous croyait entourés d'embûches. Mon Dieu! je savais bien que des frégates anglaises croisaient entre les Indes et le golfe Persique, que toutes nos opérations étaient suivies avec un intérêt qui frisait l'indiscrétion et suivies avec une sollicitude trop active pour être désintéressée. Mais que faire à cela? S'il était vrai que les intentions de M. M. les Anglais fussent mauvaises, leurs actes étaient empreints de la plus parfaite courtoisie.

Le lieutenant Enery signalait notamment depuis plusieurs jours, comme un de leurs espions, un certain Billing, employé au consulat britannique.

Il m'arriva de rencontrer Enery à la porte du consulat où j'étais prié de déjeuner. Je lui dis sur un ton enjoué:

— Alors, ce Billing, c'est vraiment sérieux?

— Très sérieux, amiral, me répondit-il, je le tiens plus que jamais pour un espion; mes premiers soupçons sont confirmés par vingt indices, dont le faisceau impose la conviction. Je vous en conjure, faites arrêter Billing.

— Arrêtez Billing! lieutenant Enery, m'écriai-je, c'est bientôt dit.

— Je n'oublie pas, amiral, que ce garçon est un sujet de Sa Gracieuse Majesté et, qui plus est, agent de son consulat. Raison de plus pour qu'il soit coupable.

— Et s'il est innocent. Vous êtes convaincu que les Anglais guettent l'occasion de se mêler de nos affaires. Vais-je le leur fournir? Apportez-moi non des présomptions, mais des preuves et j'agis.

Le lieutenant Enery répondit avec une assurance impressionnante:

— Les preuves, amiral, vous les trouverez dans les tiroirs de Billing. En attendant, mes présumptions sont trop graves pour être dédaignées.

Les raisons que donnait le lieutenant Enery de la culpabilité de Billing n'étaient pas non plus négligeables. La conviction est chose contagieuse, la sienne me gagnait. Que ce Billing fût un agent secret, rien d'in vraisemblable en somme. S'il était absurde de voir des espions partout, il était imprudent de n'en voir nulle part. J'entendis la main à l'officier, en lui disant:

— Je sais que vous n'êtes pas un hurluberlu, lieutenant Enery; on vous dit défrayant à l'exéc, mais perspective: loin de repousser vos conjectures à pied levé, ce dont je ne me reconnais pas le droit, je vais mettre Billing en observation et j'avisera.

A la vérité, le lieutenant avait gagné sa cause et je décidai en mon for intérieur de tirer cette affaire au clair le jour même. Mon ami, sir Edward, le consul britannique, allait m'y aider.

A la fin d'un excellent déjeuner qui fut loin de disposer non esprits au tragique, j'amena la conversation sur les agents du consulat et glissai au sujet de Billing quelques insinuations qui étonnèrent beaucoup le consul. Comme nous nous levions de table, il me dit, son bras sous le mien:

— Vous fîtes peu aimable tantôt pour Billing. Que vous a donc fait ce brave garçon?

— Il me serait très désagréable, mon cher ami, de vous blesser, de vous froisser même si peu que ce soit. Je sens que vous vous intéressez à ce garçon.

— Je l'apprécie beaucoup; il est actif, doux, intelligent, et non dénué d'initiative; c'est un de mes meilleurs collaborateurs.

— Moi, j'ai quelque sujet de suspecter son zèle.

— On vous aura fait sur son compte des rapports malveillants et qui sont erronés, soyez-en sûr. Nous nous regardions en face. Je lus très clairement sur le visage et dans les yeux de sir Edward une sincérité absolue, son ignorance certaine des agissements de Billing. Je me hâtai d'ajouter:

— Cet agent est un espion, à votre insu, mon cher ami, mais c'est un espion.

— Ce serait donc pour le compte des Russes. Oh! amiral, vous me surprenez à ce point de tout ce que je pourrais dire.

— Les apparences me donnent tort, je sais, mais une perquisition chez Billing me donnerait raison.

— Faites-la, amiral, faites-la tout de suite, je vous en prie: qu'une pareille suspicion ne pèse pas plus longtemps sur ce garçon que je persiste à croire un brave garçon.

— Je suis prêt à agir.

— Et moi prêt à vous accompagner, à une condition toutefois, c'est que vous ne me tiendrez pas rigueur au cas où, comme j'en suis persuadé, vous trouveriez son bon sens creux.

— Au contraire, j'en serais ravi.

— Moins que moi, mon cher amiral.

— Si vous trouvez maintenant un moyen d'éloigner Billing, ce serait parfait.

— Rien de plus facile, répondit sir Edward, veuillez seulement m'attendre un instant ici.

Je me félicitai de la tournure que prenaient les choses. Un apaisement se fit en moi, je regardai l'horizon, la mer moutonnante, les navires au mouillage, et sur la droite vers le nord, deux beaux platanes, au delà desquels il y avait, mais si loin, hélas! la France, la douce patrie, pour laquelle nous sommes tous fiers de travailler de notre mieux.

Bientôt sir Edward revint. Il avait cherché son employé de porter un pli cacheté au consul d'Italie avec l'ordre d'attendre son retour, s'il était absent. Or, il était si bien absent qu'il fit s'installer sous le véranda, à six pas de nous et ne songeait nullement à l'abriège.

Nous partîmes. L'appartement de Billing était situé au bout du parc. Un serrurier ouvrit deux armoires; dans l'une d'elles se trouvaient les preuves indéniables de la culpabilité de Billing. Le pauvre consul n'en pouvait croire ses yeux.

— Billing, cet enfant, qui aurait pu supposer? répétait-il sur un ton navré.

— Arrêtez sans délai, Billing me fut amené. C'était un bel adolescent de cherubin avec des cheveux bionds, dont une grande mèche qu'il relevait sans cesse s'obstinait à paraphraser son front bombé. Le lui trappé de sa distinction et de sa douceur, comme j'étais ému de son extrême jeunesse. Le fi-gne qu'il avait tout d'abord opposé à la brutalité d'une arrestation se mua en une coïté pâle et murte qui fit trembler tous ses membres, jusqu'à lui mis sous les yeux les papiers saisis à son domicile. Je l'interrogeai. Il opposa un silence réfrigérant et des poings serrés à mes questions. Je m'appliquai à atténuer moi-même la gravité de ses actes.

— Vous avez voulu, lui dis-je, renseigner les ennemis de la France, sans doute dans la pensée de servir les prétentions de votre pays. Un excès de patriotisme expliquerait votre égarement. Les juges, dans leur juste sévérité, pourront vous en tenir compte.

Il ne répondit rien et j'hésitai inutilement. Sous une délicate enveloppe, ce jeune homme cachait une arme de fer.

— Vous savez, repris-je, qu'il châtiment vous attend si le crime ne se trouve pas atténué par les circonstances?

Il fit un signe, qu'il savait, et un sourire effleurant sa bouche, il baissa les yeux. J'aurais voulu de plus rejeter au néant cette grâce trop fière d'un enfant, mais les charges réunies contre lui, lourdes déjà, furent rendues plus accablantes encore par son attitude. Le plan du nouveau port, le cadre des troupes expéditionnaires, la liste des navires en rade, y compris leur effectif en hommes et en canons, un tableau des approvisionnements, il en fallait beaucoup moins au conseil de guerre pour prononcer la peine capitale.

La haute impassibilité du coupable fut imputée à son cynisme et remplit son crime insolent. On le condamna à mort.

Ma qualité de commandant en chef me donnait pleins pouvoirs: je différâi le jour de l'exécution. Ce garçon encore imberbe m'inspirait moins d'horreur que de sympathie. J'hésitai longtemps, devant un devoir qui me paraissait trop cruel, et, la tête en mes mains, je m'ingéniai à trouver un moyen d'ajourner l'ordre fatal.

Le seul qui s'offrit à moi était l'envoi à mon gouvernement d'un rapport spécial sur le cas de Billing, sujet britannique. Je me mis aussitôt au travail et j'éprouvai un grand soulagement quand je l'eus terminé. C'étaient trois mois de gagnés. Ici là, l'expédition serait vraisemblablement terminée, nos troupes rappelées. Cinq minutes après, on vint m'informer qu'une frégate et un navire, battant pavillon d'amiral, étaient signalés au large, et demandaient à me parler.

J'accédai, bien entendu, à cet acte de courtoisie en permettant l'accès du port: onze coups de canon retentirent coup pour coup et répondirent au salut de l'amiral anglais. Il ne me restait plus qu'à déchirer mon rapport, ce que j'fis, au moment dans l'âme, et me rendis au levant de mon collègue.

Après un premier échange de civilités, je lui dis:

— On ne manquera pas de vous parler, amiral, pendant votre séjour dans l'île, d'un employé de votre consulat accusé et convaincu d'espionnage et conséquemment condamné à mort par notre conseil de guerre. Dans le dessein de sauver cet homme dont la jeunesse me touchait, j'avais rédigé un rapport à mon gouvernement vous venant, amiral, changer la face de l'affaire, tend de ma part tout stérilement difficile sinon bien impossible.

— Impossible, absolument, je suis de cet avis, amiral. Vous devez exécuter cet homme sans délai.

Instruit que j'étais revenu sur ma décision, Billing comprit qu'il serait fusillé le lendemain. Il se mit à écrire et, pour la première fois, on le vit pleurer. Il venait de s'endormir brisé de fatigue quand, au milieu de la nuit, on vint l'éveiller pour le transporter en chaise sur un point désert de la côte. Le rapport dit qu'on y aborda au petit jour par une mer sans houle; les matelots désignés pour l'exécution avaient des larmes pleines les yeux; le condamné alla se placer contre le poteau d'exécution, et, sans liens, les yeux non bandés, la tête haute avec une sorte d'impassibilité exaltée, il attendit la mort.

C'est d'Allemagne, en effet, que Charles V avait fait venir cet artiste; et les mémoires du temps nous apprennent que le roi de France, en lui donnant son logement dans la tour sur laquelle fut placée l'horloge, lui assigna des appointements, soit, par jour, "dix sols parisis".

Ce n'était pas ruineux pour le budget!

L'horloge du Palais de Justice, qui malheureusement fut détruite au XIII^e siècle, aurait donc été aussi ancienne que celle de Jacques Dondi, le célèbre mécanicien italien, lequel construisit et fit placer aussi sur la tour du Palais de Padoue une horloge indiquant, avec les heures, le cours du soleil et les révolutions sidérales. Ses contemporains furent tellement émerveillés par son invention qu'ils lui donnèrent le surnom de "Horologius" que ses descendants portèrent aussi comme un titre de noblesse.

Les Espagnols, eux, n'eurent leur première horloge qu'en 1400. Mais, presque en même temps, Moscou, Lubek en acquirent aussi. Et c'est alors qu'apparurent les horloges à "jumeaux". C'est-à-dire munies d'un appareil actionnant deux personnages qui s'appellent alternativement avec des marteaux sur une enclume placée entre eux.

Le premier horloge à "jumeaux" (appelé aussi du nom de son inventeur Jacques Marck) fut celle de Courtrai. Elle ne tarda pas, comme bien on pense, à faire des envieux. Et la preuve, c'est qu'elle fut prise à la ville flamande de comédie indienne de guerre. Après la bataille de Rosebec, quand Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, s'en alla guerroyer dans la Flandre, pour punir les habitants de Courtrai d'avoir refusé de rendre à Charles VI les épées durées des chevaliers français qui avaient été tués sous les murs de la ville en 1312, il leur enleva leur horloge qui fut amenée et charroyée, dit Froissart, en la ville de Dagon.

Le fameux chroniqueur, en rapportant cette anecdote, donne en même temps, de l'horloge en question, une description enthousiaste. "C'est un horloge, l'un" des plus beaux qu'on soit trouver de ce monde à la mer, sonne les heures, 24 entre jour et nuit, tout uniment une merveille".

Elle fut donc placée sur la tour de Notre Dame de Dijon. C'était, en effet, l'habitude, au moyen-âge, de mettre sur les tours, au sommet des clochers et des monuments les plus hauts, des hommes chargés de veiller au repos public, en avisant de l'approche de l'ennemi, des incendies, des vols et des meurtres qui se commettaient à l'intérieur des villes. Plus tard, lorsque la populace eut rendu ces mesures inutiles, on en garda le souvenir en fabriquant des hommes de fer servant à sonner les heures.

Déjà, vers le milieu du XIV^e siècle, un abbé de Clary, Pierre de Chalyss, avait fait placer dans son église une horloge extraordinaire, qui marquait les mois, les semaines, les journées et les minutes.

Mais c'est surtout au commencement du XVI^e siècle que l'application de l'horlogerie aux calculs astronomiques fit faire à cet art un grand pas.

Vers le milieu du même siècle, les mouvements des horloges montrèrent des combinaisons ingénieuses. A cette époque, Galilée inventa l'horloge à "pendule", et l'on perfectionna aussitôt des sonneries, pour exécuter des carillons et des pièces mécaniques fonctionnant en même temps que les sonneries.

Quant à la division du temps, elle se basa — naturellement — à toutes les époques, sur la course du soleil, à cette seule réserve près qu'on distinguait entre l'"heure sidérale" et l'"heure moyenne".

L'heure sidérale, qui marque les horloges astronomiques, est donnée, comme on sait, par la marche des étoiles. C'est le temps que met une étoile à par-

courir 15 degrés de son cercle diurne.

Mais la notation adoptée pour les montres et horloges usuelles est celle de l'heure moyenne, correspondant à la vingt-quatrième partie d'un "soleil fictif", appelé "soleil moyen", qui reproduit le mouvement du "soleil vrai", sans inégalité.

En définitive, la seule heure solaire vraie est celle donnée par les cadrans solaires. C'est la 24^e partie de l'espace de temps qui s'écoule entre deux passages successifs du soleil au méridien.

Malheureusement, c'est là un appareil que ses caprices rendent d'un usage... peu pratique. On en serions-nous s'il fallait renoncer à savoir l'heure, chaque fois que le ciel est couvert!

PIERRE ARNAL.

— Eh bien! moi aussi, dit Touloumès, je connais une histoire de fantôme.

Mais M. Le Garrec, qui était assis à la même table du même café, haussa les épaules.

— Vous ne me croyez pas? demanda Touloumès, d'une voix aigre et froissée.

— Je ne vous crois pas, répondit M. Le Garrec. Il n'y a pas d'histoires de fantômes dans le Midi, parce que le Midi ne croit à rien. Le Midi est d'une civilisation trop vieille. Les histoires de fantômes sont particulières aux pays arriérés, ou sentimentaux, ou religieux; et tout cela va d'ailleurs ensemble, la plupart du temps. C'est en Bretagne, en Vendée, dans les montagnes de la Forêt Noire ou de l'Ecosse qu'il faut aller pour retrouver les vieilles croyances en des apparitions, des revenants, des signes mystérieux que fait l'au-delà. Mais chez vous? On y est trop sceptique, cher monsieur!

— I y a de tout dans le Midi! protesta Touloumès, froissé. Et je connais une maison hantée à Souvignargues: Souvignargues, qui n'est qu'à quelques kilomètres de Nîmes. Et le plus extraordinaire, c'est que c'était une maison neuve! C'est vous étonné, n'est-ce pas?

— En effet, dit M. Le Garrec, d'un air sceptique, en effet.

C'était une maison neuve, continua Touloumès, un château. Je dis château puisqu'on y avait mis des mâchicoulis au-dessus du toit, et une tour-l'escalier, et même des oubliettes bien commodes pour cacher le charbon! Enfin, c'était tout pareil aux forteresses de l'ancien temps, excepté que les chambres étaient bien petites, ce qui est plus commode pour se loger, et que les murs n'étaient pas épais; juste la largeur d'une brique, pour l'économie. On avait construit ça pour pas cher, allez, mais ça vous avait de la mine! La vraie maison pour un commerçant qui veut prouver qu'il n'est plus commerçant, qu'il est riche, qu'il vit de ses rentes sans rien faire: c'est un noble, un aristocrate, un prince! Voilà pourquoi elle avait tenu M. Destenave, celui qui tenait, avant, ce beau magasin de nouveautés, place des Arènes. En la voyant, en voyant les machicoulis, la belle tourelle, avec sa poivrière et sa grouteire, et les fenêtres qui avaient des croisillons peints en couleur pierre, et la porte qui avait des clous à tête de diamant argentés, et les oubliettes, et tout, et tout il était revenu dire à Mme Destenave et à la demoiselle Destenave:

— C'est un château, un château! Il n'y manque qu'un petit sein pour sonner du cor!

Et l'achat pour un morceau de pain. Cependant, au moment de signer le contrat, le notaire lui dit, honnêtement:

— Je dois vous prévenir que cette maison est hantée... un faux bruit qui court, probablement, une illusion populaire. Je vous avertis parce que c'est mon devoir, mais je suis bien convaincu que vous n'attacherez aucune créance à de pareilles billevesées.

— Hantée! fit M. Destenave; allons donc! Une maison qui n'a jamais été habitée!

— Cela est étrange, je l'avoue, reconnut le notaire, mais je vous dis ce qu'on m'a dit.

— Et qui est ce qui revient? demanda M. Destenave, un homme ou une femme, un traîneur de chaînes, ou une dame blanche?

Il posait ces questions d'un ton léger, mais, au fond, ça l'inquiétait.

— Un homme, je crois, dit le notaire... A dire la vérité, je n'en sais trop rien. Je n'ai pas attaché grande importance à ces racontars, vous comprenez. Et je suppose que vous ferz de zé, de même, un homme intelligent!

M. Destenave fut un peu réfractaire. Mais il tenait tant à cette maison, et elle était si bon marché, qu'il l'acheta tout de même. Et comme il était d'un caractère optimiste, à cause de sa fortune et de sa bonne santé, il finit par envisager la chose sous un jour avantageux. Quand il revint chez lui, il annonça en se frottant les mains:

— Voilà qui est fait, nous sommes propriétaires. Et c'est un château, un vrai château, vous savez, il n'y manque rien, pas même un revenant!

Mais Mme Destenave et sa demoiselle ne le crurent pas: elles savaient que, par caractère, il aimait à plaisanter.

Et vraiment, les premiers jours que passa la petite famille dans ce château furent délicieux. Sur la pelouse, devant la façade, il y avait un cadran solaire qui marquait l'heure, parce qu'il avait "toujours" du soleil; deux boules, l'une d'or et l'autre d'argent — je n'en en apparence — qui reflétaient le paysage, les figures et les choses. Derrière la demeure, c'était le plateau et les causses, avec des vignobles, des blés, puis des pierres qui craquaient sous la lumière, et des racines à peine vertes qui sentaient la résine; et, sur le devant, la terre s'élevait tout à coup, dévalait vers une prairie verte, parce qu'il y avait de l'eau, de la bonne eau sous la terre, de l'eau qui finissait par se montrer, tout en bas, dans une auge longue, carée, peut-être un vieux cerceau, mais vert de mousse, maintenant, et bien joli, bien doux, suave: un cerceau qui avait tout oublié.

Ah! non, ce n'était pas des choses farouches! Et pourtant, la seconde semaine, la cuisinière vint dire, la figure toute loigée et les joues pâles:

— J'ai vu un homme dans la cave à charbon.

— Un homme? fit M. Destenave. Et comment était-il fait?

— Comme un homme, dit la cuisinière, qui en avait vu... Il avait une poche sur l'épaule, et l'air si malheureux, si malheureux! Et il a passé à travers la porte, qui était fermée!

Ce fut la première apparition de fantôme, et, depuis ce moment-là, comme l'on s'était trouvé un mauvais plaisir à rencontrer enfin des personnes, on le vit partout. A la tombée du soir on le rencontrait, toujours sa poche sur l'épaule, ou parfois ayant l'air de gratter quelque chose par terre, avec son ongle, près d'un mur de la maison; ou parfois, quand on allait se coucher, dans les cloisons du premier étage, et il en était les murs avec obstination: les murs étaient un peu humides, parce que la toiture n'avait pas été très soignée. Mais qu'est-ce que ça pouvait lui faire, pour ainsi dire? Il paraissait beaucoup aimer sa musique, et quand la demoiselle de M. Destenave se mettait au piano, il entraînait sans bruit dans le salon, sans aucun bruit parce qu'il était fantôme, mettait sa poche dans un coin, et elle s'évanouissait immédiatement. — S'assoyait dans un fauteuil, et tendait l'oreille avec un air affreusement triste, comme un homme qui en a tant sur le cœur qu'il ne peut même plus pleurer. Et puis, si la musique était particulièrement sentimentale, il recommençait à têter les murailles. Il semblait que ce fût sa passion prédominante, sa manie. Quand il reprenait un peu d'énergie, ce qui se distinguait à l'aspect de son corps, qui devenait un peu moins transparent, il palpitait les murs, il avait l'air de les interroger. Mais surtout, vingt fois par jour, il descendait à l'oubliette qui servait de cave à charbon, et il n'y avait pas d'autre cave dans cette maison: rien qu'un cellier au bout du jardin, comme parfois chez les vigneron.

Dans le début, il ne faisait pas de bruit. On le voyait, mais on ne l'entendait pas. Mais, à la fin, probablement quand il se fut habitué au monde, il se mit à gémir toute la journée et toute la nuit. On ne pouvait plus manger, on ne pouvait plus dormir, on ne pouvait recevoir personne, tant c'était compromettant. A la rigueur, on peut raconter aux gens qu'on a un fantôme chez soi: c'est rare, c'est intéressant, ça donne du lustre, et enfin c'est un sujet de conversation. Mais il ne faut pas le leur montrer, ça les choque, ils ne disent plus rien, ils s'en vont.

A la fin, M. Destenave eut une idée.

— Puisqu'il gémit, dit-il, peut-être qu'il parle. Je vais aller l'interroger. C'est une situation intolérable, ça ne peut pas durer!

Et comme l'ombre était à ce moment dans le jardin, en train de sonder la terre avec sa pioche, comme d'habitude, et de plus en plus méconcoque, il alla courageusement la trouver.

— Vous êtes un fantôme? lui dit-il.

— L'ombre avait une casquette. Elle l'ôta très poliment.

— Vous voyez? répondit-elle d'une voix pâle.

— Et pourquoi, puisque vous êtes un fantôme, venez-vous dans cette maison, dans cette maison-ci? Elle est neuve, elle n'a jamais été habitée par personne. Personne n'y est mort. Vous n'avez pas le droit!

Le fantôme secoua la tête et se remit à piocher.

Je vous ai dit que M. Destenave était d'un caractère optimiste. Il lui vint à l'esprit une supposition avantageuse:

— Vous avez caché un trésor ici, demanda-t-il, vous le cherchez?

Mais le fantôme secoua la tête et répondit:

— Il n'y a pas de trésor. Je reviens... Je reviens parce que j'ai des remords.

— Eh! qu'est-ce que ça me fait que vous ayez des remords! dit M. Destenave. Ça ne me regarde pas, vos remords! Ce n'est pas une raison, parce que vous avez des remords, pour encombrer une maison qui n'est pas à vous!

— C'est moi qui suis l'entrepreneur! dit le fantôme.

— Et puis? répliqua M. Destenave. n'est-ce pas, quand vous avez fini de construire, et on vous a payé, je suppose? Vous n'avez rien à réclamer. Si vous les entrepreneurs devaient revenir dans toutes les maisons qu'ils ont bâties, la vie ne serait plus possible.

— Je suis l'entrepreneur, insista le fantôme, et c'est pour cela que je reviens. Parce que... "parce que la maison n'a pas de fondation!"

— Vous avez compris, conclut Touloumès: la maison n'avait pas de fondations. Elle craqua aux premières pluies d'automne. C'était un entrepreneur très honnête: il revenait pour prévenir.

M. Le Garrec paya sa consommation et partit sans rien dire: il n'était pas content.

PIERRE MILLE.

Horloges d'autrefois ET d'AUJOURD'HUI

On sait que l'administration des Chemins de fer de l'Etat, rompant avec la vieille tradition française, et pour se conformer sans doute à l'usage établi dans certains pays d'Europe, a modifié la notation horaire de ses horloges, en prenant comme point de départ du jour la journée de vingt-quatre heures.

Comment nos pères et avant eux, les anciens comptent-ils les heures, et de quels appareils se servaient-ils pour mesurer le temps? C'est la question que cette réforme administrative rend d'actualité et à laquelle répond cette intéressante étude de M. Pierre Arnal.

Les horloges mécaniques sont d'invention relativement moderne. Les peuples de l'antiquité n'avaient à leur disposition, pour mesurer le temps, que des cadrans solaires, des sabliers et des clepsydres — ou horloges d'eau.

C'est au cadran solaire que revient indiscutablement le mérite d'avoir le premier servi à la mesure du temps. Il est aussi ancien que le soleil et l'ombre. Les Egyptiens, les Chaldéens le connaissent. Le professeur Poillon, du Collège de France, prétend même, dans son ouvrage sur les "Grandes inventions", que les Hébreux en faisaient usage.

Mais cet usage ne pouvant qu'être intermittent, les anciens compriment qu'il fallait trouver autre chose et imaginèrent le "sablier", dont tout le monde connaît le principe, ne fut-ce que par l'appareil qui sert à nos cuisinières à calculer la durée de la cuisson des œufs à la coque.

Qui l'inventa? Les Chinois le revendiquent. Et les Egyptiens aussi. Quoiqu'il en soit, ce furent les Egyptiens qui en apprirent l'usage aux Grecs. Mais ceux-ci eurent l'idée de le perfectionner, et le clepsydre — dont les origines sont, du reste, aussi contestées.

Une ancienne croyance en attribue l'invention à Mercure. Plin^e l'Ancien se contente de rapporter Scipion Nasica l'honneur de sa découverte. Quant à Vitruve, il lui donne pour inventeur un Grec, le mécanicien Ctesibios, qui était, en effet, un homme ingénieux, puisque deux cents ans avant l'ère chrétienne, il imagina des "orgues hydrauliques" et "une sorte de faulx à vent".

Le clepsydre de Ctesibios marquait les heures par le moyen de l'eau d'une façon toute à la fois rudimentaire et ingénieuse. L'eau, en passant lentement par un petit trou, tombait dans un autre récipient, où, en s'élevant, elle faisait hausser insensiblement un morceau de liège. Ce liège tenait à une chaîne passée autour d'un petit sac rempli de sable, un peu moins lourd que le liège; à des sortes qu'en faisant tourner l'aiguille d'un cadran.

Quelle pouvait bien être la précision d'un telle "horloge" qu'influencent toutes les variations de la température? On le devine de reste. Et pourtant, pendant des siècles, les anciens firent usage de cet appareil!

Ce fut seulement vers les X^e et XI^e siècles que commença à paraître les horloges mécaniques. Charlemagne en fit venir de Calife Haroun Al-Raschid. Est-il besoin de dire qu'elle fit sensation? Cette horloge était en airain, et marquait le temps au moyen de cavaliers qui ouvraient et fermaient douze portes, suivant le nombre des heures, et qui les sonnaient en faisant tomber des billes sur un timbre.

Mais le principe du balancier n'était pas encore découvert. Il le fut au XI^e siècle.

Suivant les uns, son invention était due aux Arabes; suivant d'autres, aux Allemands. D'après une troisième version, ce serait Gerbert, devenu plus tard pape sous le nom de Sylvestre II, qui eut le premier l'idée de munir les horloges d'un balancier.

Mais, quoique mieux réglées, ces horloges ne connaissent pas encore; et il ne fallut pas attendre moins de deux siècles, peut-être trois, le premier mécanisme permettant de joindre à l'avantage d'une régularité plus grande le perfectionnement de la sonnerie.

Le premier spécimen de ces sortes de mécanismes que l'on connut fut exécuté, en 1369, par Henri de Vic pour le Palais de Justice de Paris, ce qui permit de croire que cette invention était due aux Allemands.

C'est d'Allemagne, en effet, que Charles V avait fait venir cet artiste; et les mémoires du temps nous apprennent que le roi de France, en lui donnant son logement dans la tour sur laquelle fut placée l'horloge, lui assigna des appointements, soit, par jour, "dix sols parisis".

Ce n'était pas ruineux pour le budget!

L'horloge du Palais de Justice, qui malheureusement fut détruite au XIII^e siècle, aurait donc été aussi ancienne que celle de Jacques Dondi, le célèbre mécanicien italien, lequel construisit et fit placer aussi sur la tour du Palais de Padoue une horloge indiquant, avec les heures, le cours du soleil et les révolutions sidérales. Ses contemporains furent tellement émerveillés par son invention qu'ils lui donnèrent le surnom de "Horologius" que ses descendants portèrent aussi comme un titre de noblesse.

Les Espagnols, eux, n'eurent leur première horloge qu'en 1400. Mais, presque en même temps, Moscou, Lubek en acquirent aussi. Et c'est alors qu'apparurent les horloges à "jumeaux". C'est-à-dire munies d'un appareil action